Groupes Carême

MODE D'EMPLOI
PAGE 8

LA RÉVOLUTION DE LA TENDRESSE
PAGE 6

DES TEXTES POUR LA RÉFLEXION
PAGE 2

CE QUE NOUS DIT L'ÉCRITURE
PAGE 8

SAINT-MERRY

Les hommes de la fraternité

Les pèlerins d'Emmaüs, Santo Domingo de Silos (Espagne), pilier du cloître.

« Les hommes de la fraternité ». C'est ainsi que l'on nommait parfois les premiers chrétiens. Or, la fraternité est un mystère, placée dès l'origine sous le signe du conflit (Caïn et Abel, Jacob et Esaü, Joseph et ses frères…). Ni donnée biologique ni idéal acquis une fois pour toutes, elle est toujours à construire. Elle fait partie de ce que le pape François appelle « une mystique du vivre ensemble », une attitude spirituelle qui n'est rien d'autre que l'art « de se mélanger, de se rencontrer, de se prendre dans les bras, de se soutenir, de participer à cette marée un peu chaotique qui peut se transformer en [...] une caravane solidaire, en un saint pèlerinage » (*Evangelii Gaudium*, n. 87).

Dans les groupes de carême, nous vous proposons de réfléchir aux exigences de cette « mystique du vivre ensemble », aux défis qu'elle pose à différents niveaux, du politique au psychologique en passant par le culturel. En somme, à la place de la fraternité dans nos vies, notre Église et notre communauté de St Merry. Et aux multiples déclinaisons de celle-ci : solidarité, justice, écoute, accueil, don de soi…

L'échange d'expériences positives ou négatives, de doutes, de déceptions mais aussi de désirs et d'aspirations spirituelles, nourrira alors la lutte toujours à recommencer contre « cette accoutumance qui nous porte à perdre l'émerveillement, la fascination, l'enthousiasme de vivre l'Évangile de la fraternité et de la justice » (*Evangelii Gaudium*, n. 179)

« Dieu vit parmi les citadins qui promeuvent la solidarité, la fraternité, le désir du bien, de vérité, de justice. Cette présence ne doit pas être fabriquée, mais découverte, dévoilée. Dieu ne se cache pas à ceux qui le cherchent d'un cœur sincère, bien qu'ils le fassent à tâtons, de manière imprécise et diffuse. » François, *Evangelii Gaudium,* § 71

Textes

Dynamique de l'altérité

Sylvie Germain
« Christus », octobre 2013 N° 240

«Qu'un ami véritable est une douce chose»

Hors de tout cercle familial qu'il soit havre d'entente et d'affection ou lieu de conflits de jalousies et d'épreuves, une autre forme de fraternité-sororité existe.

Elle s'appelle amitié, elle n'est fondée ni sur le sang ni sur la chair, elle n'a d'autre origine que celle qu'elle se donne un beau jour, gratuitement, sans raison précise. Elle peut surgir subitement, à la façon d'un coup de foudre mais en douceur, sans la fougue, l'éblouissement et l'embrasement du transport amoureux, ou croître lentement, dans un pas-à-pas fait de menus ravissements, de joies furtives, d'étonnements renouvelés et de gratitude heureuse. Car l'étonnement, la joie et la gratitude sont des critères de l'amour ; de l'amour dans ses diverses manifestations, érotique, conjugale, parentale, filiale, fraternelle ou sororale, amicale, spirituelle. Lorsque l'autre cesse de nous surprendre, fût-ce un tout petit peu, avec un brin de délice, quand il ou elle paraît devant moi, que sa présence ne suscite plus le moindre élan de joie, que l'on ne ressent plus de gratitude à son égard du seul fait qu'il ou elle existe, c'est que l'amour a déserté ma relation à cette personne. À propos de l'amitié, Maurice Blanchot note « qu'on sait quand elle prend fin (même si elle dure encore), par un désaccord qu'un phénoménologue nommerait existentiel, un drame, un acte malheureux. Mais sait-on quand elle commence ? Il n'y a pas de coup de foudre de l'amitié, plutôt un peu à peu, un lent travail du temps. On était amis et on ne le savait pas » (*Pour l'amitié*, Farrago, 2000, p. 7).

L'ami, l'amie, est frère et sœur d'élection qui ne partage avec moi aucun patrimoine biologique et génétique, ne porte pas le poids d'une histoire familiale commune avec ses beautés et ses déchirements, ses bons et ses mauvais éléments, ses rituels, ses ombres et ses éclats, ses fables et ses non-dits, il ou elle n'est pas impliqué(e) dans cette « grande affaire » qu'est ma parentèle. Cette non-implication ne signifie pas pour autant une indifférence : l'ami(e) peut se tenir en observateur plein d'attention sur le seuil de cet amont de ma vie qui souvent me demeure un entour, simplement il ou elle ne prend pas parti, n'entre pas dans la mêlée. Parce qu'ils viennent d'ailleurs (peu importe que celui-ci soit proche ou lointain), le frère ou la sœur d'élection ouvrent une brèche dans le cercle « germain », ils invitent à une sortie, à une expansion hors du même, hors de soi et de l'entre-soi.

Fraternels, donc solidaires. L'enseignement du Concile

« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur ».

Gaudium et Spes 1, Constitution pastorale sur l'Église, Concile Vatican II

Un fil rouge

Michel Clévenot
Les hommes de la fraternité, Ed. Nathan, 1981.

« On nous parle d'une pratique singulière, qui est de règle dans la marine anglaise : tous les cordages de la flotte royale sont tressés de telle sorte qu'un fil rouge les parcourt tout entiers et qu'on ne peut pas l'en extraire sans que l'ensemble se défasse, et le plus petit fragment permet encore de reconnaître qu'il appartient à la couronne… »

Un fil rouge court à travers notre vie : c'est le christianisme, qui nous a tissés, non seulement depuis notre enfance, mais par toute notre culture, pour le meilleur et pour le pire.
Nous voyons bien la responsabilité de ce christianisme dans le passé et dans l'actuelle situation d'exploitation et d'aliénation. Mais nous n'oublions pas qu'il a toujours aussi inspiré des pratiques de libération et de fraternité. Nous avons besoin de nous réapproprier ces « mémoires d'avenir ».

Une nouvelle utopie ?

Jacques Attali
Fraternités. Une nouvelle utopie, Fayard, 1999, p. 23-25.

Mon pronostic est que les prochaines utopies ne se contenteront pas de l'actuelle apologie de la Liberté, ni de celle de l'Égalité ; mais qu'elles tourneront pour l'essentiel autour de ce que l'on pourrait appeler la Fraternité. Non pas comme la proposition naïve d'un nouvel ordre social, non violent et solidaire, magiquement idéalisé. Plutôt comme un système institutionnel cohérent, rationnellement nécessaire, fondé sur de nouveaux droits et capable de régler des problèmes très concrets, tels ceux du chômage, de la dégradation de l'environnement et de la misère morale.

De cette utopie à venir, nous pourrions, si nous le voulions, entendre d'ores et déjà les premières rumeurs. Comme la nuit n'est jamais plus profonde qu'à la minute qui précède le lever du jour, l'utopie n'a jamais été plus près de resurgir qu'au plus profond de son discrédit. L'utopie est toujours une affaire d'aube, de lève-tôt ou de rêveurs éveillés !

Elle émerge dans l'Histoire quand s'installe, comme une évidence insultée, le sentiment qu'une civilisation est en train de mourir et qu'une autre pourrait surgir du brouillard, en marche vers sa propre perfection.

Je ne souhaite évidemment pas qu'un prophète se dresse pour annoncer la Bonne Nouvelle, rassembler des foules de fidèles et massacrer, au nom de la Fraternité — ou d'autres utopies — ceux qui refuseront de le suivre. Cela ne s'est déjà que trop vu. Mais que chacun de nous ait le courage de chercher une réponse à quelques questions simples comme : faut-il se contenter du monde comme il est et de l'Histoire comme elle vient ? Qu'est-ce qui empêche d'exister une société fraternelle, tolérante pour tous les êtres vivants ? Qu'est-ce qui nous prive enfin d'une réponse à la mère de toutes les questions : Êtes-vous heureux ?

Agir en frères

Guy Aurenche
« Sources vives », n°111, septembre 2003

«Tous les êtres humains ... doivent agir
les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.»

Quand nous tentons, d'approfondir les racines et les expressions de la fraternité, la Déclaration universelle des Droits de l'homme présente un intérêt particulier en raison des circonstances dans lesquelles fut rédigé cet appel. Le genre humain venait de frôler le suicide planétaire. Près de 50 millions de morts dénonçaient la barbarie. Les victimes de la Shoah nous montraient dramatiquement jusqu'à quelle extrémité peut aller la négation du frère. La bombe atomique avait tonné pour la première fois dans le ciel de l'humanité. Dans un tel contexte, l'invitation à « agir dans un esprit de fraternité » ne paraît pas anodine pour nous aujourd'hui. Ceux que passionne la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, peuvent aussi entendre ce qu'écrivait le pasteur allemand Martin Niemoller, longtemps détenu au camp de concentration de Sachsenhausen : « Si nous avions compris que dès le commencement des persécutions de juifs, ce fut le Seigneur Jésus-Christ qui dans le moindre de nos frères fut persécuté, battu et assassiné... » Les remords sont inutiles mais l'interpellation demeure forte. [...]

Notre histoire est heureusement vivifiée de milliers d'appels à la solidarité qui donnèrent naissance à des réalisations humaines importantes. La dynamique des droits humains1 a permis que sur la base de la référence à « leur commune humanité » des personnes de tous les continents et de toutes les cultures se rassemblent pour le service des frères. Des millions d'associations de tous genres s'attaquent à la misère, la maladie, la violence, l'exclusion, faisant directement ou non référence à la fraternité. Sur quelles motivations fondent-elles cette valeur communément reconnue ?
De même que dans une famille aucun membre ne peut se croire à lui seul dépositaire de « l'esprit de famille », de même aucun groupe humain ne peut prétendre enfermer dans ses seuls principes la source de la fraternité. Au cœur de l'engagement commun se forge la fraternité d'action à défaut de la fraternité de conviction. Chacun se voit convié au dialogue. Frères, oui, mais pourquoi ? Pour qui ? Par et dans ce dialogue planétaire, la fraternité s'incarne et se renforce.

L'amour du frère humain

Hans-Urs von Balthasar
Dieu et l'homme aujourd'hui, Foi vivante 1996 p.283...293

L'heure de l'histoire du monde a sonné où l'amour du frère humain comme question et comme réalité unit les chrétiens et les non-chrétiens. Et c'est pourquoi elle est aussi l'heure où il faut voir que l'amour chrétien, en ce qu'il a de plus intime, dépasse « le christianisme », il le dépasse en se répandant dans l'étendue totale du monde. Bien plus, il faut comprendre que ce mouvement de dépassement constitue l'essence du christianisme... Tout amour chrétien implique un éclatement des enceintes closes, une évasion vers l'extérieur, vers celui qui n'aime pas vers le frère perdu, vers l'ennemi. « Alors que nous étions encore des ennemis, le Christ nous a aimés et il est mort pour nous » (Rm 5,8). Cette donnée élémentaire, sur laquelle repose tout ce qui est chrétien, ne peut pas être oubliée dans l'amour chrétien qui tend à l'imitation du Christ. Le « prochain » du Christ est celui qui est le plus éloigné. Et lorsqu'il nous fait remarquer, dans la description décisive du jugement dernier (Mt 25) que, derrière cet homme, apparemment le plus éloigné,

qui a faim, soif, qui est nu, malade, prisonnier, c'est lui qui est présent, caché mais réellement visé, non senti mais touché en vérité, il est impossible que ce prochain qu'il est venu chercher, aimer, ramener au bercail par le don de sa vie, n'ait pas déjà été pour lui plus qu'une simple âme perdue, plus qu'un homme quelconque. L'amour ne peut aimer que l'amour. L'amour de Dieu à travers tout le monde et toute perdition, ne peut aimer que Dieu. Si le Fils part au loin pour aller chercher son ennemi, et lui apporter l'amour que ce dernier n'a plus, il doit derrière lui, en lui, voir Dieu. Plus exactement, voir Dieu le Père qui a créé cet homme, qui l'a formé à son image et à sa ressemblance, qui l'a aimé, appelé et marqué d'un signe ineffaçable : le signe de l'appartenance au Fils, au Verbe, à la rédemption et à l'Église…

« Mon semblable, mon frère »

Catherine Chalier
La Fraternité, un espoir en clair-obscur, Buchet/Chastel, 2004, p. 123-124.

Parfois, quand la haine et la jalousie ont épuisé les cœurs, certains se risquent à une parole de reconnaissance envers autrui, fût-il l'ennemi d'hier : « Mon semblable, mon frère. » Comme si, après de longs et terribles déchirements, à l'heure même où l'exaspération des détresses ne laisse plus d'espoir, ces mots issus d'une vérité durablement oubliée et à la merci de nouvelles exaspérations veillaient encore sur une promesse de réconciliation. Mais, outre la difficulté à parvenir à les dire quand les affects d'angoisse et de peur, de colère et d'envie projettent leur voile de ténèbres sur autrui, est-il sûr que ces mots soient les meilleurs garants de la fraternité ? En effet, comme ils déduisent très explicitement la fraternité d'une ressemblance constatée, éprouvée ou supposée, entre soi et autrui, ils excluent aussi l'idée d'une fraternité possible avec le dissemblable, avec celui ou avec celle qui ne partagerait ni identité ni essence commune avec soi. S'adresser à autrui comme à son « semblable » et à son « frère », c'est chercher à penser la fraternité sur une base essentialiste et identitaire dont le sujet qui énonce cette parole reste le modèle. En ce sens, cette fraternité est tributaire de l'idée d'autrui comme alter ego, comme autre moi-même. Ce qui, malgré les lettres de noblesse philosophique dont peut se prévaloir une telle réflexion, constitue une façon problématique de considérer autrui, car s'il faut qu'il soit un autre moi-même pour qu'il devienne un frère, on peut se demander si de telles prémisses n'invalident pas d'emblée la conclusion.

« Fraternité », premier nom de l'Église

Michel Dujarier
Église - Fraternité. L'écclésiologie du Christ-Frère aux huit premiers siècles, Cerf, 2013, p. 108-109

À la fin du Ier siècle, les chrétiens de Rome sont […] les premiers à avoir donné à leur Église le beau nom de « Fraternité ». Cette innovation n'est sans doute pas le fruit d'un raisonnement théologique explicite et voulu, mais elle émane d'une foi vécue. Leur espérance de croyants, conscients de vivre de l'Esprit-Saint dans le Christ, les a conduits à se considérer comme frères du Fils unique, le Bien-aimé du Père. Sûrs d'avoir été choisis, « élus » par ce Père qui est Amour, ils en sont venus a s'appeler mutuellement « frères » et « bien-aimés » dans une Communauté qu'ils ont spontanément appelée « l'Élue » ou « la Fraternité », en attendant qu'Ignace d'Antioche la désigne à son tour comme l'« *Agapè* ». Un vocabulaire de fraternité s'est créé : né du *sensus fidelium*, il est révélateur d'une ecclésiologie enracinée dans la vie en Christ.

Ainsi donc, à la fin du Ier siècle, le groupe des chrétiens est-il désigné par le nom de « Fraternité » au sens de Communauté de frères et sœurs. Cette appellation est apparue dans la ville de Rome grâce à deux lettres,

attribuées aux deux responsables vénérés que sont Pierre et Clément, avec l'honneur que lui confère son origine apostolique puisqu'elle s'enracine dans le vocabulaire d'une épître néotestamentaire.

La révolution de la tendresse

François
Evangelii Gaudium, § 87 et 88

87. De nos jours, alors que les réseaux et les instruments de la communication humaine ont atteint un niveau de développement inédit, nous ressentons la nécessité de découvrir et de transmettre la "mystique" de vivre ensemble, de se mélanger, de se rencontrer, de se prendre dans les bras, de se soutenir, de participer à cette marée un peu chaotique qui peut se transformer en une véritable expérience de fraternité, en une caravane solidaire, en un saint pèlerinage. Ainsi, les plus grandes possibilités de communication se transformeront en plus grandes possibilités de rencontre et de solidarité entre tous. Si nous pouvions suivre ce chemin, ce serait une très bonne chose, très régénératrice, très libératrice, très génératrice d'espérance ! Sortir de soi-même pour s'unir aux autres fait du bien. S'enfermer sur soi- même signifie goûter au venin amer de l'immanence, et en tout choix égoïste que nous faisons, l'humanité aura le dessous.

88. L'idéal chrétien invitera toujours à dépasser le soupçon, le manque de confiance permanent, la peur d'être envahi, les comportements défensifs que le monde actuel nous impose. Beaucoup essaient de fuir les autres pour une vie privée confortable, ou pour le cercle restreint des plus intimes, et renoncent au réalisme de la dimension sociale de l'Évangile. Car, de même que certains voudraient un Christ purement spirituel, sans chair ni croix, de même ils visent des relations interpersonnelles seulement à travers des appareils sophistiqués, des écrans et des systèmes qu'on peut mettre en marche et arrêter sur commande. Pendant ce temps-là l'Évangile nous invite toujours à courir le risque de la rencontre avec le visage de l'autre, avec sa présence physique qui interpelle, avec sa souffrance et ses demandes, avec sa joie contagieuse dans un constant corps à corps. La foi authentique dans le Fils de Dieu fait chair est inséparable du don de soi, de l'appartenance à la communauté, du service, de la réconciliation avec la chair des autres. Dans son incarnation, le Fils de Dieu nous a invités à la révolution de la tendresse.

L'humilité de la paix

Michel de Certeau
L'Étranger ou l'union dans la différence, Desclée de Brouwer, 1991, p. 27-30.

Impossible d'éviter des tensions avec les autres, mais aussi de vivre sans eux ; impossible de fuir une confrontation entre un devoir personnel qui est un droit et le droit des autres que fondent leurs devoirs : si l'on schématise ainsi le conflit, comment ne pas admettre qu'il peut véritablement devenir une expérience religieuse, fût-elle dépourvue du vocabulaire et des signes qui l'expriment par ailleurs ? Le croyant qui sait lire spirituellement cette rencontre humaine y découvre, là comme partout, le Dieu vivant dont lui parle l'Écriture. Jusque-là, simplement, ses « yeux sont empêchés de le reconnaître » (Lc 24,16) tel qu'il se présente, avec le visage des hommes, dans le réseau des relations dont leur histoire est faite.
Aucune idéologie ne protège le chrétien contre le fait des conflits. De soi, elle ne réconcilie rien ; elle peut tout juste alimenter sa mauvaise conscience ou son idéalisme. Mais si, en croyant qu'il est, il se soumet franchement et tout entier à l'épreuve de ces confrontations, il refusera également de rêver d'une paix céleste étrangère à la terre où Dieu est venu et de projeter au ciel ses combats terrestres sous la forme d'une lutte des dieux ou d'un enfer pour ses ennemis. Il apprendra ainsi ce que l'on pourrait appeler l'humilité de la paix. Alors que la théorie, par son contraste avec les faits, tend à devenir une mythologie — celle d'un avenir, d'un passé ou d'un « au-delà » —, la foi en l'*hic et nunc* de Dieu ramène le croyant à cette présence qui s'est pour toujours liée aux hommes. Là, devant l'autre qui surgit dans le conflit, tel un ennemi ou un

étranger, peut-être sera-t-il privé d'assurances toutes faites sur la réconciliation et d'alibis spirituels. Ce sera pour trouver Dieu dans les événements imprévus de ce monde, certes, mais aussi, d'une façon privilégiée puisque Dieu s'est fait l'un de nous, à l'intérieur des relations humaines.
Les conflits, crise de ces relations, démythifient les idées que le chrétien se fait de Dieu, mais ils peuvent lui en donner une expérience réelle. Ils « désenchantent » l'univers idéologique des représentations parce qu'ils le remplacent par l'humble et quotidienne épreuve d'une confrontation qui en révèle le sens. Lorsque le chrétien reconnaît ainsi, grâce à l'irruption des autres dans sa vie, l'interpellation de Dieu, il trouve dans cette rencontre (qui n'exclut jamais la lutte) l commencement d'une réconciliation réelle — avec Dieu et avec les hommes, puisque ce sera toujours par le même chemin qu'il est conduit à l'un et aux autres. En discernant ce que la révélation de Dieu lui enseigne des hommes et ce que la rencontre des hommes lui apprend de Dieu, il reçoit de la sorte, sans cesser d'être sujet à la loi commune du conflit, une paix analogue à celle qui subsiste, accord secret, dans les doutes, les difficultés et les épreuves du contemplatif en quête de Dieu.
Cette paix lui vient d'abord d'un assentiment plus profond à la tâche que Dieu lui fixe. Avec le conflit, en effet, apparaît l'hétérogénéité des tempéraments, des situations, des intérêts, des groupes. Les différences brisent l'uniformité que l'égoïsme du fort, le conformisme du faible ou l'idéologie de l'utopiste voudraient imposer ou mimer. Elles résistent à la tentation d'assimiler autrui à soi. Elles peuvent guérir la violence subjective de l'agressivité, sauver le chrétien du pieux mensonge qui consisterait à faire « comme si » l'on était d'accord, et lui éviter aussi de restreindre la réconciliation à l'étroit domaine d'une réunion sacramentelle ou d'un idéal futur. Mais, outre cette purification négative, le fait des divergences ne peut pas ne pas imposer au chrétien une vue tout à la fois plus religieuse et plus réaliste de sa situation. Si les conditions de sa tâche, ses responsabilités de toute sorte et les besoins des hommes dont il a fait ses proches lui interdisent de trahir un devoir, il découvre à ce devoir un sens nouveau : les déterminations de son caractère et de son travail, les possibilités propres dont il dispose lui indiquent une vocation particulière qu'il ne peut enfreindre sans infidélité à Dieu. Ces enfants, ces hommes, ces intérêts pour lesquels il combat, Dieu les lui a confiés — comme à l'économe le soin des gens de la maison, comme à l'ouvrier une part de champ à cultiver. Ses activités (dont l'exacte portée lui échappe en raison de la complexe interférence des systèmes où elles s'intègrent) lui sont désignées, dans la parabole, comme des « talents » propres qui doivent porter leurs fruits. Il a reçu, entre beaucoup, une force et une mission ; elles lui indiquent comment il doit coopérer à l'œuvre commune.

La vigueur (la « vertu ») que requiert cette fidélité au devoir d'état ne lui permet plus les colères qui simulent ou visent la suppression des autres. Au contraire, le respect de sa tâche maîtrise cette violence exclusive, précisément parce qu'il se fonde sur l'exigence d'une vocation particulière. Pas plus que l'abandon, il n'autorise l'agressivité. Là où les sentiments sont superficiels et les passions totalitaires, la fidélité religieuse est définie par des responsabilités ou des tâches objectives ; elle demande une force « vertueuse », elle est également incompatible avec une paix fictive qui esquive l'autre et avec une violence qui cherche à le détruire.
Car le respect qu'il doit à sa propre vocation, le chrétien le doit, pour les mêmes raisons mais pas de la même manière, à celle des autres : il le leur doit, car ils ont, eux aussi, délimité par leur fonction et leurs capacités, un rôle propre dans le travail commun ; mais il ne le leur doit pas de la même manière, car leur tâche n'est pas la sienne, et c'est à la sienne qu'il lui faut être fidèle. S'il y a conflit, il doit, contre eux, défendre ce qu'en conscience sa fonction l'oblige à exiger. Mais, concrètement, ce qu'un homme considère comme son devoir est une interprétation des faits. Il juge, d'après ce qu'il sait, de la position qu'il doit tenir. Il se trouve dans une situation analogue à celle qui fait de l'observateur l'un des termes d'une relation avec l'observé. Aussi toute décision est-elle relative au sujet comme à son objet – tous deux déjà situés ou déterminés par le contexte d'appartenances multiples. Le conflit oppose donc aussi deux interprétations ; il les remet en question par une confrontation qui peut permettre à chacun plus de lucidité sur la part de passion ou d'ignorance que représentait, par rapport aux faits, telle ou telle prise de position. Esquivé, le conflit n'eût pas permis cette plus grande fermeté dans la cause ou les intérêts qu'on défendait, ni cette meilleure intelligence d'une réalité qui n'apparaît jamais que grâce à la diversité des points de vue.

Lectures bibliques

Le bon samaritain, Lc 10, 29-37
Sur le chemin d'Emmaüs, Lc 24, 13-35

« Vous avez purifié vos âmes, en obéissant à la vérité, pour pratiquer un amour fraternel sans hypocrisie. Aimez-vous les uns les autres d'un cœur pur, avec constance, vous qui avez été engendrés à nouveau par une semence non pas corruptible mais incorruptible, par la parole de Dieu vivante et permanente. Car *toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe sèche et sa fleur tombe ; mais la parole du Seigneur demeure éternellement*. Or, cette parole, c'est l'Évangile qui vous a été annoncé. »
1 Pierre, 1, 22-25

Épître de Jacques, 4, 1-12

Le Christ, Santo Domingo des Silos (Espagne), pilier du doute de Thomas.

MODE D'EMPLOI

Quelques indications pour mener nos groupes Carême sur le thème de la fraternité.

On ne débat pas pour se mettre d'accord, mais pour comprendre comment l'autre raisonne et comment s'articule sa foi.

Un animateur dans chaque groupe veille à l'écoute de la parole de l'autre.

Première réunion

Un premier temps de présentation de chacun.

1. Puis un temps de silence et/ou lecture d'un texte/d'une musique, pour se préparer à l'écoute.
2. Un premier tour de table : comment vivons-nous la fraternité ? Quels sont nos engagements pour un monde fraternel ?
3. Comment vivre et surmonter les conflits ?
4. Écrire sur un papier ou un tableau/papier ce qui fait obstacle à la fraternité.
5. Quelles attitudes développer face aux conflits ?
6. Qu'est-ce que la Parole de Dieu nous dit à ce sujet ?

Deuxième réunion

1. Refaire un tour de table sur les différents visages de la fraternité.
2. Pour une fraternité aux dimensions du monde : face à la globalisation de l'indifférence.
3. Confronter les expériences et les analyses.
4. Synthèse : comment vivre en fraternité, même en désaccord ?
   - Comment s'enrichir des différences ?
   - Quelle forme de pardon peut nous aider ?

Mais, bien sûr, vous êtes libres de procéder comme vous le souhaitez.

Conclusion

Quelles propositions pour la communauté ? N'oubliez pas un petit compte-rendu qui pourra nourrir nos célébrations.

Dossier préparé par Daniel Duigou et Pietro Pisarra, avec l'aide de Anne René-Bazin et Florence Carillon